

## L'âpre conquête de la parole

Raymond Turcotte

Volume 2, numéro 1, 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/600212ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/600212ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Sainte-Marie

ISSN

0318-921X (imprimé)

1918-5499 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Turcotte, R. (1969). L'âpre conquête de la parole. *Voix et images du pays*, 2(1), 11–30. <https://doi.org/10.7202/600212ar>

# L'âpre conquête de la parole

à M. Jean-Charles FALARDEAU

*Ce qui me désolait le plus, c'était de penser qu'il était si long, si dur pour moi de vivre, et que dans un livre, cela ne prendrait que quelques pages, je risquais de n'avoir existé pour personne. (in Manuscrits de Pauline Archange de Marie-Claire Blais, p. 127).*

Nos poètes ont mis tant de chaleur à dénoncer la prétendue inaptitude à communiquer du Québécois qu'on a peut-être tendance à oublier la froide ténacité de certains romanciers à exorciser les maléfices du silence. Il n'entre pas dans notre propos de départager les mérites réciproques de tous ces conquérants de la Parole. A la bourse littéraire, les seuls mercantis se passionnent pour les cotes. Du moins aimons-nous à le croire.

Il est vrai, comme le déplorait Anne Hébert, que « pendant des générations nous nous sommes plus ou moins tus comme des trappistes contrariés »<sup>1</sup>. Conditionnés historiquement par l'entreprise de colonisation, il nous aura fallu bien du temps pour juger de l'importance relative et parallèle de la hache et de la plume, du mutisme et de la parole<sup>2</sup>. « Nous sommes les premiers intellectuels d'un peuple de bûcherons »<sup>3</sup>, concluait justement Jean Simard.

Or, le roman canadien-français qui a pourtant défendu maintes causes, notamment celles de la terre, du passé et de la race, ne semble pas, sauf depuis 1960 approximativement, s'être intéressée de très près à cette lutte éminemment libératrice contre les coalitions de l'informe et de l'inchoatif. En général, les héros de nos romans mettent trop peu de conviction vraie à protéger leur système de valeurs et ou à en inventer de nouveaux. Ne faut-il pas l'intervention du « deus ex machina » des voix pour persuader Maria Chapdelaine de continuer à « faire de la terre » ? C'est qu'ils approfondissent bien superficiellement leur condition humaine. La confrontation du Moisan des villes et du Moisan des campagnes (*Trente Arpents*) n'engendre pas plus la réflexion que la « jonglerie » d'Alexandre Chenevert.

A ce sujet, il est une catégorie de personnages romanesques qu'il est intéressant d'étudier parce que, comme l'a bien allégué Jean-Charles Falardeau à propos du Denis Boucher d'*Au pied de la pente douce*, pour eux, « la seule forme positive de la contestation sera d'écrire »<sup>4</sup>. Le personnage de l'écrivain en effet, même s'il n'est qu'imparfaitement représentatif de la collectivité, parce que mieux nanti culturellement, devient, par son individualisme, voire même par l'outrance de son langage, le symbole de l'affirmation de notre « sûre vivance », selon le mot de Georges Dor. Comme il eût été téméraire de s'attaquer à tous les aspects du personnage de l'écrivain, il nous a paru plus utile de borner notre investigation à quelques-uns de nos personnages romanesques qui rédigent leur *JOURNAL INTIME*. Cette étude n'ayant nullement la prétention d'être exhaustive, il s'agira moins d'épuiser le sujet que de l'aborder franchement. En interrogeant les textes nous apprendrons ce qu'étaient ces journaux intimes, pourquoi leurs auteurs les rédigeaient et quelle influence cette pratique pouvait exercer sur eux. Nous avons arrêté notre choix sur un certain nombre d'œuvres échelonnées entre 1860 et 1960 pour nous permettre un certain recul. Un siècle de patients efforts pour que soient précisées les voix et images du pays.

### QU'EST-CE QUE LE JOURNAL INTIME D'UN HÉROS ROMANESQUE QUÉBÉCOIS ?

« Ecrire au lieu de parler, c'est lâcheté pure »<sup>5</sup>, affirme Mina Darville à son frère Maurice alors épris d'Angéline de Montbrun, mais trop timide pour le lui avouer. Le manque de nuances apparent de cette réprimande amicale, ne nous en révèle pas moins un problème de communication. Mais, le « comment dire » n'est qu'un aspect du problème, celui de l'émission. Il y a aussi celui, tout aussi complexe, de la réception. Danielle, l'une des héroïnes du *Mathieu* de Françoise Loranger, a bien senti à quoi tient l'angoisse de celui qu'elle aimera : « Je n'imagine pas de pire malheur pour un homme qui a quelque chose à dire, que de vivre parmi des sourds »<sup>6</sup>. A l'origine du journal intime, il y a une tentative de régler un problème de communication.

Faut-il croire cependant que la solution choisie n'est qu'un expédient commode ? Renonçant à trouver « quelqu'un pour m'écouter », je m'adresse à moi-même, sûr de recueillir l'attention sympathique qu'il me faut. Fabrice Navarin, le « fils pourtant heureux » de Jean Simard, aura cette réflexion fort

significative : « Un homme parfaitement normal, s'il en existe, n'éprouve sûrement pas la démangeaison d'écrire; et l'orgie verbale demeure le vice de « vieux adolescents inconsolables » qui ne barbouillent de papier qu'en manière de compensation »<sup>7</sup>. Au delà de cette motivation à l'acte d'écrire, sur laquelle nous nous attarderons plus loin, on trouve ici une indication précieuse sur le caractère trouble et anormal de cette communication qui se muera parfois en « un frisson rétrospectif »<sup>8</sup> pour le même Fabrice. Cela est donc une autre connotation à retenir au départ : le journal intime est une tentative risquée, chemin de Damas pour les uns, labyrinthe fatal pour d'autres. Mathieu Normand lui devra d'être un « néophyte converti à la joie »<sup>9</sup>, mais Marcel Larocque, le héros de la *Fin des Songes*, après avoir convenu qu'il faut « nous interroger sur notre vie » doit se rendre à une bien pernicieuse évidence, « elle ne conduit nulle part »<sup>10</sup> et il se suicidera.

Certes, tous les journaux intimes de nos personnages n'accusent pas cette terrible exigence de la lucidité. Jean Ménard nous livre une classification qui facilite justement un certain partage des mérites et de l'intérêt de ces créations. Selon lui, en effet, il y aurait trois sortes de journaux :

« La première décrit la réalité quotidienne, collectionne les anecdotes, des ragots de concierge. Ce genre de journal intime, essentiellement superficiel, par cela même obtient des succès de scandale et plaît au grand public. Dans une seconde catégorie de journaux intimes, l'auteur s'analyse, alors que l'oeuvre d'art l'oblige à plus de discrétion, s'il est écrivain, la pudeur des relations quotidiennes, s'il ne l'est pas. Ce genre de journaux, où se réfugie l'amour-propre, est aussi rare que l'amour-propre. Une troisième catégorie contient des réflexions enlevées, rapides sur la politique, les sciences, la philosophie, l'art, la religion. C'est la forme la plus excellente, mais la plus difficile, car elle suppose un savoir profond, un discernement rare qui permet de s'exprimer justement, clairement sur toutes sortes de sujets.<sup>11</sup>

Nous adopterons cette division parce qu'elle correspond fort heureusement au découpage logique de la matière romanesque inventoriée. Ainsi, en respectant l'idée-maîtresse de chaque catégorie, nous étudierons successivement le « fourre-tout anecdotique », le « journal-miroir » et le « journal-essai ».

### Le « fourre-tout anecdotique »

Cette première catégorie est évidemment la moins riche, celle qui fournit le moins de témoignages sur cette âpre conquête de la Parole. Cela est sans doute attribuable au fait que les héros-rédacteurs ne flairaient pas le piège de la banalité quotidienne. Les glanures et potins ainsi additionnées ne nous livrent qu'un maigre bilan de grisaille et d'ennui. Il faut dire toutefois que le risque de verser dans le galimatias ou le verbiage, a surtout été encouru par les auteurs de romans-mémoires. Nous songeons particulièrement aux *Mémoires d'un garnement*<sup>12</sup> et aux *Mémoires d'un reporter*<sup>13</sup> d'un écrivain dont on attendait mieux. Paul de Martigny n'a guère dépassé ici les jolieses des compositions françaises scolaires. Quant aux *Mémoires d'un soldat inconnu*<sup>14</sup>, mises à part certaines plaidoiries contre la guerre, assez bien enlevées, ils ont parfois l'intérêt mais jamais la qualité des *Neuf jours de haine* de Jean-Jules Richard<sup>15</sup>, cet autre roman de guerre que Victor Barbeau étiquetait avec à propos « journal d'escouade ».

Les potins à scandale qui, après 1960, seront si heureusement utilisés par Gérard Bessette dans *Le Libraire* et si maladroitement par Roger Fournier dans *Journal d'un jeune marié* ne semblent pas tenir une place considérable dans les journaux intimes de la période qui nous intéresse.

Le roman de Ringuet, *Fausse Monnaie* fait bien allusion, mais sans l'utiliser vraiment, au « livre de gloire » du don juan André Courville, ce « carnet secret où il consignait, en ce demi-chiffre que lui seul pouvait comprendre la mémoire détaillée de ses bonnes fortunes »<sup>16</sup>.

Claude Robillard eût pu gloser aussi par le biais du héros de son roman *Dilettante*, sur les moeurs louches de l'écrivain Renaud Beaudry notamment, puisque son Jérôme tenait sous clef « un grand cahier rouge où s'inscrivaient chaque soir ses impressions de la journée »<sup>17</sup>.

Plus amusante que scandaleuse, cette tranche insolite des quelques pages intimes laissées par la mère d'Angéline de Montbrun, qui rapporte le fait que le jour de ses noces, M. de Montbrun s'en fut à ses champs dans la matinée<sup>18</sup> ! Comme quoi le « montbrunage » dont il est question dans le roman, devait être un charme bien particulier.

Plus typiques du fourre-tout anecdotique nous paraissent être le *Journal d'un étudiant*<sup>19</sup> et son prolongement circonstanciel le *Journal d'un vicaire de campagne*<sup>20</sup>. Comme les deux volets d'un même diptyque, en effet, ces deux romans rapportent certaines séquences bien anodines de la vie d'un séminariste dans un cas, et d'un jeune vicaire de campagne dans l'autre. L'évidente volonté d'édifier le lecteur l'emporte malheureusement sur le souci de faire vrai, de dire juste. Encore que la naïveté des deux héros, tous deux pré-nommés Jean, nous valent quelquefois des indices révélateurs.

« Sur le conseil de mon directeur, je vais écrire mon journal »<sup>21</sup> annonce le séminariste. Et sur cette lancée, il continue : « ces cahiers seront mes confidents, les dépositaires de mes pensées. Ils sauront tout, se souviendront de tout, et conserveront tout discrètement »<sup>22</sup>. N'allons pas voir la suite comme le déroulement habile d'une conversation avec un interlocuteur imaginaire, comme la Kitty d'Anne Frank. L'argument de la discrétion tient assez peu : « je le conte au papier qui reçoit mes joies et mes peines, avec l'intention de le lire ensuite, au moins en partie, à tous les miens »<sup>23</sup>. Quant à la valeur des pensées recueillies, elle est aussi fort discutable. Car, plus encore que le privilège d'user du salon fermé — il ne s'ouvrait que pour les visites de M. le Curé — dévolu au campagnard-intellectuel, ce qui compte pour le séminariste en vacances c'est l'avantage de s'initier à la prédication par le truchement des extraits de son journal lus en famille. Défilent ainsi les idées reçues pour la campagne et contre la ville : « préfère être le premier sur la terre que le millième dans une grande ville »<sup>24</sup>. Le prêchi-prêcha prétexte au journal excuse le désœuvrement et chasse les mauvaises pensées, on l'aura deviné.

Le cas du nouvel ordonné Jean Tréville, le rédacteur du *Journal d'un vicaire de campagne* ressemble foncièrement à celui du séminariste. Plus cultivé que son homonyme — il nous parle de ses lectures — le jeune prêtre est lui aussi un désœuvré<sup>25</sup>. La description de son ministère, de ses relations avec les gens du presbytère et les paroissiens reste essentiellement un exemple proposé : retour à la simplicité évangélique, efforts pour rejoindre les autres etc. Et pourtant, la mise en situation était excellente. Qu'on en juge : Tréville est un francophone du Québec qui s'en va vivre avec des Ecossais à Forest Hill, U.S.A., au bord de l'océan ! Un journal d'ébauches, qui affiche le manque à penser de son créateur et ne dépasse guère le constat. « Il n'y a rien de si pénible que d'arriver la nuit dans un lieu étranger »<sup>26</sup>. « C'est au chevet des malades que

je ressens toute mon impuissance pour leur soulagement »<sup>27</sup>. Le journal intime, même dans sa forme anecdotique, servirait-il à décanter le dépaysement et l'impotence ?

Il nous faut constater ici que ces personnages, qui en sont restés au stade du « fourre-tout anecdotique », soit par l'impuissance de leur auteur, soit par leur destin de personnage, ou bien comptent parmi les êtres de fiction les plus falots et les moins incarnés qu'il nous ait été donné d'inventorier pour les fins de cette étude ou encore représentent le plumitif raté qui ne dépassera jamais l'aire des projets spécieux. Et le plus réussi de ces pantins-écrivains est sans doute le Philippe des *Hypocrites* de Berthelot Brunet<sup>28</sup>. Bohème sympathique, tout comme son auteur, Philippe était l'un « de ces écrivains qui ne montrent que des fragments »<sup>29</sup>. Le journal anecdotique lui convenait donc parfaitement. Or, à l'usage, l'écriture s'avèrera pour lui, comme la drogue, l'alcool, les femmes de petite vertu ou la piété, un moyen d'évasion. Témoin cette scène, provoquée par la compassion d'une infirmière à son endroit, où Philippe ne put « empêcher d'aller boire, pleurer sur lui-même, écrire des pages de journal pleurard, qu'il déchira aussitôt »<sup>30</sup>. Cette tendance à la dispersion et à la destruction est fort symbolique; elle révèle l'être divisé, qui ne s'aime pas et qui est, pour tout dire, tellement aliéné qu'il poussera le ridicule jusqu'à dire : « il faudra que j'écrive un roman russe »<sup>31</sup>. Ce qui n'était d'ailleurs pas son unique projet farfelu . . .<sup>32</sup> Mais, si laborieuses et morcelées que soient ces entrées dans son journal, ce sur quoi l'auteur ne s'étend pas, il reste qu'elles ont un sens. C'est le cheminement de tout l'être qui cherche à se construire à même ses débris, si tant est que « le défaut des ruines est d'avoir des habitants ». « Philippe biffait-il toujours pour arriver à cette sincérité qu'il avait cherchée jusqu'au plus profond de l'hypocrisie ? »<sup>33</sup> Ce qui nous incite à dire que même dans sa forme la plus gratuite et embryonnaire du « fourre-tout anecdotique », le journal intime a pu traduire, à l'occasion, la volonté de trouver à tout le moins quelque chose à dire, comme ces banals « il fait beau », « ça va ? » qui servent souvent d'amorce à autre chose de plus nécessaire, de plus vital. Claude Perrin avait peut-être tort de décréter : « mon dernier écrit (son journal — testament) n'aura rien du sauve-qui-peut que sont les mémoires des grands écrivains »<sup>34</sup>. Si Tolstoï n'avait pas consigné ses défauts dans son *Journal*, s'il n'avait pas ensuite dressé des règles de vie, laissant de côté l'illusoire recherche de la perfection pour l'humble quête du perfectionnement, aurait-il jamais écrit *Guerre et Paix* ?

### L'auto-portrait ou le « journal-miroir »

A cette seconde catégorie appartiennent quelques romans qu'on pourrait ranger sans parti pris parmi les meilleures productions d'avant 1960. Rompant avec les habitudes locales de chanter les gloires du passé, les mérites du terrien, ou de décrire les méfaits de la ville, des romanciers se lançaient, avec plus ou moins de bonheur, dans la prospection du pays intérieur. Recherche laborieuse que celle-là puisqu'elle engage la totalité d'un être menacé par la division interne et caractérisé par un manque d'appétit pour la vie et ses manifestations les plus essentielles. Le piège qui guette alors les rédacteurs de journaux intimes est le masochisme. Cette forme pernicieuse de complaisance à soi faussera souvent l'auto-portrait. C'est pour avoir flairé ce leurre que Fabrice Navarin définit ainsi sa « tentative d'objectivation » : « Mon désir, en cette entreprise, était d'agir sans passion : le miroir de Socrate ne deviendrait pas le bassin de Narcisse ! »<sup>35</sup> Or, le journal-reflet ne renvoie pas toujours une image très flatteuse, il équarrit trop les angles.

S'agit-il d'une coïncidence ou, plus justement d'une constante, la plupart des personnages qui se livrent dans leur journal souffrent de ce que nous appellerons le manque à être beau. Le cas d'Angéline de Montbrun est presque un archétype. Certes, l'affabulation de Laure Conan vient accentuer ce mal chez l'héroïne. L'accident qui la défigure ré-oriente et l'intrigue et son existence de personnage : « Mon Dieu, qu'il est horrible de se savoir repoussante, de n'avoir plus rien à attendre de la vie »<sup>36</sup>. N'est-il pas significatif d'ailleurs que la première partie du roman rapporte la vie en rose d'Angéline, la vie couleur des lettres qu'elle envoyait à Maurice Darville du temps qu'elle était belle, donc aimée. Le malheur s'étant effondré sur elle, c'est au journal intime qu'elle confie sa détresse. Il lui sert de refuge, d'exutoire et, qui sait, peut-être de salle des tortures. « Je suis restée longtemps à regarder mon portrait, et cela m'a laissée dans un état violent qui m'humilie »<sup>37</sup>. N'était-ce pas le même effet qu'elle éprouvait à relire ce journal ? On peut le supposer en écoutant cette doléance : « Je regrette de n'avoir rien écrit alors que ma vie ressemblait à ces délicieuses journées de printemps (...) j'aurais du plaisir à revoir ces pages »<sup>38</sup>. Comment s'étonner alors de la voir user de raffinement : « Depuis plusieurs jours, je n'ai pas ouvert mon journal où je me suis promis de ne plus écrire son nom » (celui de Maurice D.)<sup>39</sup>.



C'est que, mue par « une force étrange » qui lui vient peut-être de cette source que l'écriture a fait jaillir, elle accepte « le renoncement complet »<sup>40</sup>. Une lucidité nouvelle lui naît qui l'a rendue forte dans l'épreuve. Force qu'elle a trouvée en elle, dans cette beauté morale exaltée parce qu'elle la relie encore à son père mort à qui, de cette manière, elle ressemble toujours. Ainsi se trouvait-elle à renouer avec les hommes. Réconciliation bien étrange puisqu'elle emprunte le sentier de la mort. « La solitude du coeur »<sup>41</sup> condamnait pratiquement l'héroïne à se mirer dans cet étroit journal-rétroiseur. C'est la même fatalité qui l'unit à Mlle Désileux dont « l'affreuse laideur » lui « inspirait une répulsion bien grande »<sup>42</sup>. L'infortunée Véronique, avait brûlé son propre journal, qu'elle définissait ainsi : « l'expression de mes lâches regrets »<sup>43</sup>.

\* \* \*

Un autre aspect du manque à être beau nous est fourni dans *La Fin des Songes*. Utilisant un ressort dramatique moins artificiel que l'accident, l'auteur, Robert Elie, exploite ici « l'irréparable outrage » du temps humain, le poids des ans qui provoquera « la fin des songes » de Marcel Larocque car, les poussées atrabilaires de ce héros s'expliquent, au moins partiellement, par sa gêne d'être vu tel qu'il est. Symbolique la crainte qu'il avait de « se montrer avec ce maillot toujours trop court »<sup>44</sup>. C'est qu'il savait d'instinct « qu'il n'avait pas le physique de l'emploi »<sup>45</sup>. Sa hantise des miroirs est également fort signifiante. « Ah ! C'est bien celui-là qui me dégoûte *le plus* »<sup>46</sup> dira-t-il un jour où il se faisait la barbe en chantant ! C'est la partie aliénée de lui-même qu'il décrira en ces termes désabusés :

Des joues pleines, une peau jaunâtre et ce nez qui menace de s'enfoncer dans la bouche, ces petits yeux qu'un large bourrelet entoure, cette grosse oreille au lobe pendant, ces cheveux couleur de lin . . . Je ne me reconnaissais pas mais je ne pouvais douter que ce fût moi. Ce profil m'a fait imaginer le reste : le corps lourd et bedonnant, les cuisses molles et les jambes sans muscle<sup>47</sup>.

Contre ce dédoublement menaçant, il imagine un recours temporaire : « J'prendrai à me raser sans miroir »<sup>48</sup>. Aussi bien le refus du miroir est-il un aveu de sa peur du réel, mais un aveu qui ne le libère pas pour autant. L'écri-

ture — le journal — sera pour lui cette tentative ultime d'accorder les parts divisées de son être. « Il faut, au moins une fois, se retrouver devant soi-même sans rêves, sans projet . . . et il faut pouvoir s'accepter »<sup>49</sup>. Moment-clef de l'intrigue. Cette laborieuse enquête du journal l'a mené au bout du voyage : « M'accepter ? Accepter la vie ? Mais je dois commencer par vivre »<sup>50</sup>. Il va enfin oser vivre, avec la maladresse inévitable de l'apprenti. Cédant à son irrésistible penchant pour Louise, sa belle-soeur, ils s'aimeront une seule, inoubliable fois. Hélas, Louise le ramènera brutalement au miroir, elle le brisera même en lui criant « Tu es horrible ! »<sup>51</sup> Le journal ne rapportera plus que la grande confusion de Marcel qui se suicidera. On retrouvera ce « cahier d'écolier »<sup>52</sup> dûment adressé, en face d'une église . . . Etait-ce en pensant à Marcel Larocque que M. Jean-Charles Falardeau écrivait :

Si l'on dit de ces héros qu'ils sont urbains, il faut aussitôt ajouter que « la ville » est pour eux un lieu inquiétant dont les avenues mal définies ramènent toutes à un espace intérieur de détresse. Le héros cherche un ailleurs métaphysique ou intellectuel et se réfugie comme dernier recours dans l'acte d'écrire<sup>53</sup>.

Ce recours épuisé, le héros risque fort de s'abîmer dans l'appel vertigineux de la Mort, car « ces glaces sont profondes comme des armoires toujours quelque mort y habite sous le tain »<sup>54</sup>. A moins qu'un « reflet d'aube »<sup>55</sup> ne vienne éclairer l'image désespérée . . .

\* \* \*

Ce nous semble être le cas du Mathieu de Françoise Loranger. Fils du beau Jules qui avait abandonné son épouse, celle-ci ne lui « avait jamais pardonné de ne pas ressembler à son père »<sup>56</sup>. Entretenu psychologiquement par la hargne de sa mère, le manque à être beau va donc prendre chez Mathieu des proportions extraordinaires : « Regarde-toi donc ! ricanait Lucienne en le maintenant devant la glace. Admire un peu ce que ton père m'a laissé en échange de ma fortune ! »<sup>57</sup>. Mathieu n'est pas dupe cependant. Il sent confusément que c'est surtout parce qu'il est « la réplique exacte des sentiments mesquins, bas et vils »<sup>58</sup> que sa mère nourrit en elle-même et en lui par transfert, qu'il ne peut songer à une cure d'embellissement. Or, ce n'est pas cette demi-lucidité qui

peut le libérer : « Au pays des aveugles, les borgnes sont rois, dit-on. Hélas ! quel borgne cela pourrait-il consoler ! »<sup>59</sup> La rédaction de son journal intime sera cet instrument de libération en ce qu'il recevra des réponses aux questions fondamentales qu'il pose : « pourquoi souffrir ? Pourquoi vivre ? Et pourquoi mourir ? »<sup>60</sup>. Esseulé volontaire, il s'efforcera de re-créeer un monde habitable. Ainsi, il avouera, parlant de ses dialogues avec lui-même, qu'ils « me donnent l'illusion d'avoir un ami qui m'écoute »<sup>61</sup>.

De pousser l'exigence de sa quête de vérité par des moyens artificiels ne le satisfera bientôt plus. Les lunettes noires qu'il s'entêtait à porter non plus. A Emile Rochat, le fabricant d'athlètes, qui le trouvait « étonnamment courbé pour un jeune homme »<sup>62</sup> il confesse : « Je me sentais à l'abri derrière elles . . . »<sup>63</sup>. Il lui faudra se réconcilier avec lui-même pour atteindre les autres. Pour rejoindre Danièle surtout qui l'attire. Le journal intime, dont les ratures et l'écriture bousculée étaient si révélatrices, lui facilitera la tâche. Et c'est son oncle Etienne, qui le comprendra le premier : « Qu'avait-il besoin maintenant de voir le regard de Mathieu ? Ce que cachaient les lunettes noires n'était-il pas inscrit entre ces pages ? Là était le vrai Mathieu, torturé, déchiré . . . »<sup>64</sup>. Catalyseur de vie, le journal de Mathieu lui fera découvrir que les mots qu'il utilise sont précisément, comme il le note, « ceux que me propose, malgré tout, mon désir d'être heureux. Et je m'y laisse prendre ! Je me laisse séduire par les mots que j'écris, par les mots que j'invente ! »<sup>65</sup>. A ce traitement tout intellectuel, il ajoutera la cure du camp des Athlètes : « pour obtenir une parfaite coordination entre mes paroles, mes pensées et mes gestes »<sup>66</sup>. Il ne lui avait pas suffi en effet, de décider courageusement : « Ferme ce cahier; cesse de te regarder vivre. N'écris pas ta vie. Vis-la ! »<sup>67</sup>

Ainsi exorcisés, les pouvoirs conjugués du silence et de la mort ne trouveraient plus en lui la victime vulnérable. « Saurai-je, une fois revenu à la civilisation, mettre en pratique ce que j'ai appris et compris dans le silence ? »<sup>68</sup>, demande-t-il à Danièle. On peut présumer que oui devant cette assurance nouvelle qui lui permet d'affirmer : « je veux ( . . . ) avoir l'oeil bien ouvert; continuer à chercher »<sup>69</sup>.

\* \* \*

Comparées aux efforts d'Angéline de Montbrun, de Marcel Larocque et de Mathieu Normand, la « tentative de compréhension » à laquelle Fabrice

Navarin se livre dans *Mon Fils pourtant heureux* de même que les confidences du collégien Pierre Martel dans *Le beau Risque* peuvent paraître trop peu engagées dans l'existential. Cette impression est sans doute due au fait que l'affabulation de ces deux romans a nettement influencé la non-gratuité du geste d'écrire. Fabrice, après avoir dénoncé au départ la « vanité de l'introspection »<sup>70</sup>, n'en poursuit pas moins son projet, espérant bien sûr « que la correcte formulation, aidant à ressusciter le passé et à cerner le présent, (lui) servît à la fois d'exorcisme et de fil d'Ariane . . . »<sup>71</sup>. Mais, parallèlement, devant l'égal attrait de la vie et de la mort, il suggère : « c'est peut-être pour trouver une réponse à cette question que je m'applique à relater ici mon histoire : susceptible, à cause de sa banalité même, de s'avérer exemplaire »<sup>72</sup>. Retenons ce dernier qualificatif, il s'applique également au journal de Pierre Martel. Son entreprise, suscitée par l'idée de son professeur — « tenez aussi un journal où vous consignerez, chaque soir si possible, victoires et défaites »<sup>73</sup> — ne manquera pas de lui inspirer des réflexions comme celles-ci : « il me semble que je deviens meilleur, quand j'écris »<sup>74</sup> ou encore, « Je suis un jeune homme. Je suis le jeune homme »<sup>75</sup>. Les deux héros s'emploieront d'ailleurs à exhauiser le rôle de certains autres personnages qui serviront ainsi de modèles : ce sera Albert, le Français « pourtant heureux » dont Fabrice admire « cet art du courage qu'il pratique avec tant de naturel, de bonhomie »<sup>76</sup>, ce sera le grand-père de Pierre, professeur « d'intégrité morale, religieuse, humaine »<sup>77</sup> et sa petite soeur, Claire, « l'idéale jeune fille »<sup>78</sup>.

Par ce qu'ils nous livrent d'eux-mêmes dans leur journal respectif, nous savons que ces deux héros appartiennent à la classe bourgeoise. Fabrice est fils de haut fonctionnaire, Pierre a pour père un médecin. Mais le décalage de temps les sépare, Fabrice écrit à 40 ans et Pierre à seize. Cela permet de les différencier sur plusieurs plans. Celui de l'éducation par exemple. Elevé en serre chaude, Fabrice était « le petit-garçon-qui-ne-joue-pas-avec-les-autres »<sup>79</sup>. « Médiocre sur les deux tableaux »<sup>80</sup>, le sportif et l'académique, il provoque les saintes colères de son père. Pierre au contraire, élevé libéralement et confié à des pédagogues exceptionnels, cumule les premières places, au grand plaisir de son père qui l'approuve « plus fort que les autres »<sup>81</sup>.

Longtemps handicapé par une malade dépendance de ses parents et plus tard par cette « honteuse connivence » entre « la famille, l'Eglise, l'école et l'armée »<sup>82</sup>, Fabrice va donc tenter, mais à quarante ans, de contester ces

valeurs traditionnelles. Car, le manque à être beau, s'il a pu jouer un peu à 19 ans alors qu'il se disait « affligé de timidité, l'oeil myope et la figure poupinne »<sup>83</sup>, va se compliquer par la découverte du mal intérieur qui le ronge. Son voyage en Europe sera à ce propos un « Chemin de Damas »<sup>84</sup>, qui lui fait entrevoir son « teint rose d'homme trop nourri » et en même temps le peu d'envergure de ce « pauvre type hésitant, inquiet, impropre à la joie »<sup>85</sup> qu'il a toujours été. En cela, il se reconnaissait la copie conforme de son père, Philippe-Joseph. Or, celui-ci était mort dévoré par un cancer. Il s'était lui aussi confié discrètement à son journal intime peu avant de mourir, s'y accusant de lâcheté devant la vie, et exprimant son secret espoir de communiquer enfin avec les hommes. Cet effort suprême de lucidité le contraint d'avouer : « je n'occupe qu'une parcelle infime de mon univers intérieur. Et voilà qu'aujourd'hui je suis capable de voir cela, mais à quoi bon ? »<sup>86</sup>. Cette plainte sera entendue puisque Fabrice reprendra le vieux cahier de son père<sup>87</sup> et tentera d'ajuster son courage à ses peurs, sa capacité d'aimer à ses tentations de haïr. « Il n'y a rien de meilleur que la vie »<sup>88</sup> conclut-il. La dernière inscription du journal est datée du vendredi Saint; elle parle d'enfants « mieux aimés », de « fils pourtant heureux »<sup>89</sup>. L'aube pascale pourra se lever.

Ce qui était pour Fabrice un « long processus de libération, d'intégration »<sup>90</sup>, un consentement péniblement arraché « à vivre les yeux bien ouverts, sans préjugés et sans illusions »<sup>91</sup>, sera pour Pierre Martel un exercice de maîtrise de soi, l'expression exagérément tourmentée d'une âme en friche qu'un certain jansénisme empêche d'être délivrée. « Encore un amour qu'il faut empêcher de naître »<sup>92</sup> note-t-il à un certain moment. « M'habituerai-je à vivre sans amour et sans haine ? »<sup>93</sup> ou encore « peut-on cesser d'aimer l'amour ? »<sup>94</sup> se demande-t-il avec anxiété. Ces interrogations caractérisent bien l'adolescent en ce qu'elles portent en elles leur propre réponse. Le journal-miroir lui sert donc d'abord à surveiller le duvet qui lui vient au menton : « je tremble de l'écrire : je suis un homme »<sup>95</sup>. Cela s'assortit également d'une dénonciation un peu théâtrale de la difficulté d'être Québécois : « Je voudrais être né en France. Je ne serais pas ce que je suis »<sup>96</sup>. Cette plainte d'ailleurs reflète surtout les préoccupations de ses maîtres : « les jeunes commencent à prendre contact avec le pays réel. Mais, nous, vos devanciers, où vivons-nous ? Dans une France de rêve ou dans un pan-Canada »<sup>97</sup>. Crise de patriotisme véritable ou mimétisme ? Le journal suggère plus loin l'idée de contestation du père. Telle que reflétée dans les textes, il semble que le conflit naît de l'affrontement entre

deux paternités : celle toute intellectuelle du professeur et l'autre. Ainsi le conformisme bourgeois de M. Martel lui fait accepter les empiètements de l'anglais sur les affiches françaises. La réaction nationaliste de Pierre a tout l'air d'une leçon apprise par coeur : « ça doit changer », « nous serons plus nous-mêmes », « nous avons presque honte d'être ce que nous sommes »<sup>98</sup>. Le miroir lui aura surtout servi à étudier la pose. Elle fera la délectation du Père Berthier qui conservera ce journal comme un rappel du temps où il était habile correcteur . . .

### Le Journal-essai

Dans une étude sur *Nos Héros de romans* datant de 1933, Charles Mauriel prétendait que « nos héros à nous ne connaissent apparemment ni la réflexion ni l'observation; en revanche ils s'adonnent presque éperdument à la flânerie mentale »<sup>99</sup>. Cette affirmation globale était fort juste à l'époque. Et c'est à peine une précision qu'ajoute Pierre Baillargeon dans *La Neige et le feu* quand il fait dire à son héros Boureil : « Que les Canadiens ne réfléchissent pas, c'est faux; ils agissent d'abord, puis ils pensent à ce qu'ils ont fait »<sup>100</sup>. Il n'en faut guère plus pour expliquer l'avortement du journal d'Alexandre Chenevert, le sympathique héros du roman de Gabrielle Roy. Commencé « par respect peut-être pour le va-et-vient de l'âme captive »<sup>101</sup> et pour conserver « l'acquis de ses pensées », il l'avait abandonné faute de savoir exprimer habilement ce qu'il sentait le besoin de dire. Geste significatif, il se procurera des somnifères aussitôt après cet échec de sa « jonglerie ». Peut-être lui aurait-il fallu faire le point comme André Gide et se convaincre dans les mêmes termes :

Le jour où je voudrai recommencer d'écrire dans ce cahier des notes vraiment sincères, il me faudra d'abord un tel travail de débrouillamini dans ma cervelle encombrée, que j'attends pour remuer toute cette poussière de vastes heures vides, un long rhume, une convalescence où se reposent un peu mes curiosités sans cesse ressoulevées; où mon unique souci serait de me redécouvrir<sup>102</sup>.

Ne s'adonne pas qui veut à cette troisième catégorie de journaux intimes : le journal-essai.

Le critique O'Leary rangeait avec à-propos dans la section des « romans intellectuels »<sup>103</sup> ces oeuvres dont il sera maintenant question, parce qu'elles

voisinent, disait-il, « la frontière du roman et de l'essai ». L'astuce ne leurre personne : l'intrigue des *Médisances de Claude Perrin* tout comme celle du *Journal d'Anatole Laplante*<sup>104</sup> sont réduites au minimum. Les auteurs, Pierre Baillargeon et François Hertel se cachent à peine sous ces pseudonymes. Moralistes, polémistes, professeurs d'énergie, tels sont Baillargeon et Hertel, tels sont Perrin et Laplante. Tous quatre ressemblent à Ambroise Audigny, un personnage de *la Neige et le feu*, que sa fille, Simone, décrivait ainsi : « Mon père ( . . . ) écrit de longs ouvrages pour ralentir sa pensée et contre le sérieux qu'il risque d'y contracter, il vient de temps à autre dans le jardin contempler les fleurs, les étoiles »<sup>105</sup>. Ce Monsieur Audigny recommandait d'ailleurs au héros Philippe Boureil, qui est une autre transposition de Perrin-Baillargeon : « Il est indispensable de rédiger un journal pour se rappeler une foule de choses, surtout pour les situer bien dans le temps ( . . . ) En écrivant pour vous seul, vous ferez de l'écriture l'usage pour lequel elle a été inventée. L'écriture ne fut pas d'abord un moyen de communication, mais de mémorisation, ou si vous préférez, de communication avec soi-même »<sup>106</sup>. Boureil suivra ce conseil et l'on pourrait ajouter son nom à nos héros rédacteurs de journal-miroir : « malgré sa fatigue, il commença une autobiographie pour rendre son expérience utilisable à son futur enfant »<sup>107</sup>.

Mais, le cas de Claude Perrin et d'Anatole Laplante est différent. Parvenus en fin de course, ils se livrent au journal-prétexte comme le coureur à l'appareil respiratoire. Apparentée au testament, leur oeuvre voudra donc témoigner d'un certain avoir chèrement acquis et fraternellement légué.

D'avoir atteint une certaine limite les faits naturellement verser d'abord dans le ton désabusé. « L'être humain dure peu, constate Anatole Laplante. Il dépasse rarement la quarantaine. Voilà ce qui m'est arrivé : je suis mort. Je me suis tué à vivre pour les autres, à écrire, à penser »<sup>108</sup>. C'est le même glas chez Claude Perrin : « sur le point de la mort, je ne trouve que des banalités que j'aurais pu exprimer dès mon enfance »<sup>109</sup>. La tentation sera grande d'en rester à ce stade. « A quoi bon écrire ces propos ?<sup>110</sup> s'interroge Laplante. « Je n'écris plus que pour oublier de vivre péniblement »<sup>111</sup> confesse Perrin. Aussi répondront-ils à la logique interne de leur personnage en se penchant avec un détachement quelque peu ostensible sur l'intéressante question : pour qui écrire ? Laplante choisira le ton de l'évidence : « Je travaillerai ( . . . ) pour moi seul. Le public qui me lira, tant que j'aurai un lecteur, devrait sentir que

je ne travaille pas pour lui, mais pour m'exprimer »<sup>112</sup>. Perrin pour sa part utilise le paradoxe : « si je n'écris pour les autres, écrirais-je pour moi ? ( . . . ) Non, je n'écrirai que par jeu. ( . . . ) Ecrivant pour moi seul, je ne peux mettre de l'ordre dans mes idées, car, à mes yeux, elles se valent toutes »<sup>113</sup>. Coquette-rie d'intellectuel ou déformation d'humaniste préoccupé de « plaire et instruire », les deux rédacteurs feignent d'évoquer un rêve alors qu'il s'agit bien plutôt pour eux d'un véritable impératif. L'ami de Charles Lepic dira : « je voudrais écrire une page dure comme le roc. Sans mastic et sans phrases. Et je saisisrais le lecteur aux cheveux et au ventre, sans passer par les oreilles, ou si peu que pas »<sup>114</sup>. Que voilà bien dépassée l'étape du « quelqu'un pour m'écouter ». Le héros de Baillargeon reprend sensiblement le même thème en affirmant : « j'ai vécu d'une façon intense de mon idée ( . . . ) : être écrivain et partant, croyais-je, un homme utile à tous; exprimer, au besoin, inventer, les sentiments obscurs et les pensées nouvelles des Canadiens »<sup>115</sup>.

N'est-ce, ici encore, qu'une pure coïncidence ? Il nous semble qu'une bonne définition du journal-essai pourrait emprunter le titre de la suite aux *Médisances de Claude Perrin* — un autre roman bizarre — nous voulons parler de *Commerce*. Que sont essentiellement ces réflexions philosophiques, ces flots de considérations sur la société, l'ordre, la littérature et l'écriture, cette apparente suite de coq-à-l'âne, sinon une offre, voire une surenchère ? Cette idée était d'ailleurs directement évoquée au tout début de *Anatole Plante, curieux homme* qui précède le *Journal* et fait suite à *Mondes Chimériques*. « Laplante se voyait condamné indéfiniment au commerce avec les seuls humains normaux »<sup>116</sup> y trouve-t-on. « Il accepterait cet irrésistible appel à la folie, au dévouement total, au don sous toutes ses formes. Cette possibilité de l'offrande de soi-même au monde gisait en lui confusément »<sup>117</sup>. Ce dernier passage nous livre peut-être la clef du journal en ce qu'il suggère la voie à suivre. Le *Journal* ne serait-il pas en effet une recherche de « débouchés commerciaux ». La demande au Québec n'est pas forte d'un tel commerce de l'intelligence. Qu'à cela ne tienne, Anatole Laplante multipliera les offres. A ces gens qui ne se posent pas de questions, il tendra son « plaidoyer pour l'inquiétude »<sup>118</sup>. Il leur fournira aussi matière à faire naître ces salutaires interrogations : « tenir compte avant tout de l'existential ne serait-ce pas être lucide pleinement, être complètement courageux ? »<sup>119</sup>. Sa propre expérience, il la livrera à toutes fins utiles : « J'étais mûr parce que je devenais lucide. Quand on sait à peu près ce qu'on est, quand on prend un peu conscience du but où l'on tend, quand on a conquis



ces deux formes d'humilité, et quelques autres aussi, c'est qu'on a mûri »<sup>120</sup>. C'est le commerce agréable avec l'agent de voyages qui sait présenter un itinéraire sans l'imposer. Au lecteur de découvrir ensuite que « le plus grand explorateur de cette terre ne fait pas d'aussi longs voyages que celui qui descend au fond de son cœur »<sup>121</sup>, comme le soulignait Julien Green dans son *Journal*. Ne peut-on pas, enfin, évoquer les escales, les haltes bénéfiques dans cet extrait des *Médisances* : « Je m'appliquerais à faire un livre d'une lecture facile. Je développerais des lieux communs et disposerais avec art des vides. Le lecteur se relâche à ces endroits-là; il y respire; ce sont au fond ses parties favorites »<sup>122</sup>.

Le journal-essai nous apparaît donc ultimement comme une saine provocation, un choc à répercuter dans les consciences endormies des lecteurs. Méditer comme Anatole Laplante ou médire comme Claude Perrin empêchent de croire que tout a été dit. Et cela suffit sûrement pour atténuer le pessimisme de cette remarque de Baillargeon : « Ecrire, c'est parler hors de propos, trop tôt ou trop tard »<sup>123</sup>.

## CONCLUSION

Contestant malicieusement l'utilité de son oeuvre, Claude Perrin nous propose la *Médisance* que voici :

En vain les auteurs de journaux intimes ont été tenté de ne rien perdre. Les meilleurs d'entre eux n'ont réussi qu'à parler trop. Leurs oeuvres sont tellement longues qu'elles en sont moins précieuses que le temps qu'il faut mettre à les parcourir<sup>124</sup>.

Qu'y a-t-il derrière ce vieux fonds pessimiste si caractéristique de Pierre Baillargeon ? Bien sûr, on y aura reconnu l'évocation du dilemme qui hante tout écrivain et que le François Galarneau de Jacques Godbout tranchera de façon originale en affirmant sa volonté de « vécrire »<sup>125</sup>. N'est-ce pas une forme de divorce entre la littérature et la vie qui a incité Pierre Martel et Mathieu Normand à laisser leur journal en plan. Il est vrai que ce dernier allègue une excuse fort valable : « je veux mûrir encocre avant d'écrire »<sup>126</sup>. Mais, il y a plus dans cette assertion de Baillargeon. Elle contient encore, à fleur de mots, je ne sais quelle amère et sourde plainte contre ce que Jean Lemoyne appelait, à propos de Saint-Denys Garneau, la « fuite irréparable de la contenance inté-

rieure »<sup>127</sup>. Le drame est d'autant plus déchirant que le dénuement intérieur des personnages est manifeste.

Le temps consacré à parcourir ces journaux intimes reste tout de même précieux. Il nous aura permis notamment d'observer un net progrès dans la qualité et l'exigence d'introspection des personnages. Vue sous son aspect chronologique, cette constatation ne laisse pas de préfigurer l'amélioration remarquable de la production romanesque après 1960. On pourrait en dire autant de l'essai. Nous y voyons le signe de la lente mais sûre édification du pays intérieur qui précède et conditionne la naissance du Pays. Dans l'âpre conquête de la Parole, même le balbutiement a son prix. Kafka l'avait bien compris : « il faut qu'une ligne au moins soit braquée chaque jour sur moi comme on braque aujourd'hui un télescope sur les comètes »<sup>128</sup>. Cette image, étonnante d'actualité, ne nous ramène-t-elle pas à un aspect essentiel de la tâche de l'écrivain qui est de redonner son éclat à la « petite étoile problématique »<sup>129</sup>.

Raymond TURCOTTE,  
Collège Sainte-Marie.

Février 1969

## RÉFÉRENCES

1. Hébert, Anne, in *Le Devoir*, 22 octobre 1960.
2. Dans le roman de Lionel Groulx, *Au Cap Blomidon* (1932), un personnage qui a étudié quelques mois dans un collège rapporte cette boutade : « M'arrivait-il d'avoir chaud à bûcher ou à jouer de la fourche ? » « Hein ! mon garçon, qu'on me disait, ça pèse plus qu'une plume . . . » (p. 33).
3. SIMARD, Jean, in *Répertoire*, Montréal, 1961, p. 38.
4. FALARDEAU, Jean-Charles, in *Notre Société et son roman*, Montréal, 1967, p. 222.
5. CONAN, Laure, in *Angéline de Montbrun* (1882), Montréal, Fides 1967, p. 30.
6. LORANGER, Françoise, in *Mathieu*, Montréal, 1949, p. 316.
7. SIMARD, Jean, in *Mon Fils pourtant heureux*, Montréal, 1956, p. 176.
8. *Ibid.*, p. 219.
9. LORANGER, Françoise, o.c., p. 347. (Ce sont les derniers mots du roman).
10. ELIE, Robert, in *La Fin des songes*, Montréal, 1950, p. 210.
11. MENARD, Jean, in *De Corneille à Saint-Denys Garneau*, Montréal, 1957, p. 205.
12. DE MARTIGNY, Paul, *Mémoires d'un garnement*, Montréal, 1947.
13. *Id.*, *Mémoires d'un reporter*, Montréal, sans date (prix David !)
14. BRASSARD, Adolphe, *Mémoires d'un soldat inconnu*, Montréal, 1939.

15. RICHARD, Jean-Jules, *Neuf Jours de haine*, Montréal, 1948.
16. PANNETON, Philippe (Ringuet), in *Fausse Monnaie*, Montréal, 1947, p. 235.
17. ROBILLARD, Claude, in *Dilettante*, Montréal, 1931, p. 39.
18. CONAN, Laure, o.c., p. 25.
19. CARRE, Joseph (Jean Des Bois), *Journal d'un étudiant*, Montréal, 1925.
20. RAICHE, Joseph, *Journal d'un vicaire de campagne*, Montréal, 1927.
21. CARRE, Joseph, a.c., p. 5.
22. Ibid., p. 5.
23. Ibid., p. 51.
24. CARRE, Joseph, O.C., p. 105.
25. RAICHE, Joseph, o.c., p. 14.
26. Ibid., p. 8.
27. Ibid., p. 44.
28. BRUNET, Berthelot, *Les Hypocrites*, Montréal, 1945.
29. Ibid., p. 118.
30. Ibid., p. 214.
31. Ibid., p. 132.
32. Ibid., p. 142. Il s'agit ici d'un projet d'article « sur le goût des moines pour le mot cru » !
33. Ibid., p. 201.
34. BAILLARGEON, Pierre in *Les Médisances de Claude Perrin*, Montréal, 1945, p. 30.
35. SIMARD, Jean, in *Mon Fils pourtant heureux*, Montréal, 1956, p. 195.
36. CONAN, Laure, o.c., p. 90.
37. Ibid., p. 141.
38. Ibid., p. 131.
39. Ibid., p. 176.
40. Ibid., p. 185.
41. Ibid., p. 89.
42. Ibid., p. 105.
43. Ibid., p. 165.
44. ELIE, Robert, o.c., p. 49.
45. Ibid., p. 48.
46. Ibid., p. 146.
47. Ibid., p. 146.
48. Ibid., p. 156.
49. Ibid., p. 211.
50. ELIE, Robert, o.c., p. 211.
51. Ibid., p. 222.
52. Ibid., p. 241.
53. FALARDEAU, Jean-Charles, in *L'Evolution du héros dans le roman québécois*, Conférence J.A. De Sève, No. 9, février 1968, plaquette publiée par la faculté des Lettres de l'Université de Montréal, p. 18.
54. HEBERT, Anne, in *Poèmes*, Paris, 1960, p. 54. (« Vie de Château »).
55. Ibid., p. 61 (Fin du poème « Le Tombeau des rois »).
56. LORANGER, Françoise, o.c., p. 114.
57. Ibid., p. 115.

58. Ibid., p. 115.
59. Ibid., p. 63.
60. Ibid., p. 64.
61. Ibid., p. 68.
62. Ibid., p. 231.
63. Ibid., p. 230.
64. Ibid., p. 122.
65. Ibid., p. 137.
66. Ibid., p. 325.
67. Ibid., p. 256.
68. Ibid., p. 347.
69. Ibid., p. 347.
70. SIMARD, Jean, o.c., p. 9.
71. Ibid., p. 9.
72. Ibid., p. 72.
73. HERTEL, François, in *Le beau Risque*, Montréal, 1939, p. 25.
74. Ibid., p. 47.
75. Ibid., p. 122.
76. SIMARD, Jean, o.c., p. 220.
77. HERTEL, François, o.c., p. 84.
78. Ibid., p. 83.
79. SIMARD, Jean, o.c., p. 93.
80. Ibid., p. 105.
81. HERTEL, François, o.c., p. 68.
82. SIMARD, Jean, o.c., p. 173.
83. Ibid., p. 179.
84. Ibid., p. 199.
85. Ibid., p. 199.
86. Ibid., p. 147.
87. Ibid., p. 196.
88. Ibid., p. 227.
89. Ibid., p. 228.
90. Ibid., p. 217.
91. Ibid., p. 225.
92. HERTEL, François, o.c., p. 80.
93. Ibid., p. 105.
94. Ibid., p. 105.
95. Ibid., p. 115.
96. Ibid., p. 47.
97. Ibid., p. 87.
98. Ibid., p. 118.
99. MAUREL, Charles, in *Nos Héros de romans*, Québec, 1946, p. 13.
100. BAILLARGEON, Pierre, in *La Neige et le feu*, Montréal, 1948, p. 81.
101. ROY, Gabrielle, in *Alexandre Cenevert*, Paris, Flammarion, 1954, p. 21. Alexandre verra cependant sa lettre ouverte publiée dans « Le Sol ». (p. 22).

102. GIDE, André, in *Journal*, La Pléiade, novembre 1889, p. 18.
103. O'LEARY, Dostaler, in *Le Roman Canadien-français*, Montréal, 1954, p. 167.
104. HERTEL, François, *Journal d'Anatole Laplante*, Montréal, 1947.
105. BAILLARGEON, Pierre, *La Neige et le feu*, p. 116.
106. Ibid., p. 154.
107. Ibid., p. 201.
108. HERTEL, François, *Journal d'Anatole Laplante*, p. 51.
109. BAILLARGEON, Pierre, *Les Médisances de Claude Perrin*, p. 62.
110. HERTEL, François, o.c., p. 67.
111. BAILLARGEON, Pierre, o.c., p. 31.
112. HERTEL, François, o.c., p. 16.
113. BAILLARGEON, Pierre, o.c., p. 29.
114. HERTEL, François, o.c., p. 107.
115. BAILLARGEON, Pierre, o.c., p. 44.
116. HERTEL, François, in *Anatole Laplante, curieux homme*, Montréal, 1944, p. 10.
117. Ibid., p. 11.
118. Id. in *Journal d'Anatole Laplante*, p. 67.
119. Ibid., p. 141.
120. Ibid., p. 37.
121. GREEN, Julien, in *Journal III*, p. 219.
122. BAILLARGEON, Pierre, in *Les Médisances de Claude Perrin*, p. 112.
123. Id., in *La Neige et le feu*, p. 121.
124. Id., in *Les Médisances de Claude Perrin*, p. 63.
125. GODBOUT, Jacques, in *Salut Galarneau !*, Paris, 1967, p. 154.
126. LORANGER, Françoise, in *Mathieu*, p. 341.
127. LEMOYNE, Jean, in *Convergences*, Montréal, 1964, p. 232.
128. KAFKA, Franz, in *Journal de Kafka*, Paris, Grasset, 1954, p. 4.
129. SAINT-DENYS GARNEAU, in *Poésies complètes*, Montréal, 1949, p. 81, (le poème « Faction »)